

L'INFORMO

Volume 38 • Numéro 4 • Mai 2016



Tout est une question de marché

SOMMAIRE

2 Les vases incommunicants
Comité École et société**6 Dans lequel il manque de tout**
Simon Leduc**9 Bientôt sur les ondes de Montmo2020**
Julie Demanche**11 « Y retient ça de son père »**
Benoît Cayer**14 La révolution digitale et la semaine des quatre jours par ouvrier**
Thomas Bangobango
Lingo**18 Paradis pour tous**
Richard Turmel

Les vases incommunicants

Comité École et société

La collaboration nous rassemble. La communauté montmorencienne encourage le travail collaboratif ainsi que le partage d'expertise entre les départements, les services et les directions. La collaboration permet une meilleure cohérence dans les projets et une utilisation optimale des ressources. Le travail d'équipe mobilise et rallie tous les acteurs du Collège. Enfin, la cohésion et la synergie autour d'un but commun sont garanties d'un climat de travail sain et d'un plus grand sentiment d'appartenance.

(Cf. Plan stratégique 14-20 p.9)

De la nouvelle «gouvernance» locale au temps qui passe

Nous voici donc aux dernières étapes de l'année scolaire 2015-16. Le travail est prenant et le contexte rend particulièrement difficile la possibilité d'avoir une vue d'ensemble des multiples décisions prises par notre Administration. Les modes de concertation sont particulièrement dévalués, disqualifiés : c'est tout le principe qui est miné.

C'est une forme à échelle réduite de réingénierie, un processus dans lequel la concertation est vue comme une résistance au changement. C'est qu'en effet, nous en sommes souvent réduits à constater les faits après coup, au fur et à mesure, en fonction

de nos projets, de nos disciplines et du temps qu'il nous reste pour lire les comptes rendus « À la table du CA ». Bref, la restructuration de certains services n'est-elle que circonstancielle et passagère, ou répond-elle à une nouvelle façon de concevoir le fonctionnement du collège ?

Pourtant, les enjeux sont de taille et si certaines décisions ont des impacts immédiats, voire quotidiens, il risque d'y avoir des effets fâcheux à moyen et à long terme pour la communauté du collège et pour sa mission d'éducation.

Parmi la longue liste des choix administratifs unilatéraux des dernières sessions, prenons l'exemple de deux cas qui nous semblent particulièrement révélateurs de cette nouvelle manière de procéder. Deux cas qui laissent pantois : les communications du Collège et l'imprimerie.

Il n'y a plus de service au numéro composé

Inutile d'insister, ici, sur l'importance des communications pour les départements. Il en va non pas de la quantité d'étudiantes et étudiants qui viendront chez nous, mais de la qualité de leur choix de programme en fonction de leurs aspirations et des informations qu'elles et ils auront pu obtenir. Bref, un choix éclairé favorise la

persévérance et la réussite. Quant à l'image du Collège, elle passe aussi par les divers modes de communication. Chez nous, il n'est même pas possible de parler à un humain quand on appelle au numéro général.

C'est en faisant appel à notre conseillère en communication – individuellement et à des moments différents – que nous apprenons qu'il a été jugé bon de la mettre à pied. C'est donc quand on a besoin du service qu'on se rend compte qu'il n'y en a plus. Encore une fois, nous sommes loin de la concertation.

Un service de communication est le résultat d'un ensemble de relations. Le service des communications doit être l'expression de ces relations et des dynamiques propres au collège.

C'est donc de fil en aiguille que nous constatons, tout d'abord, que la Direction n'a pas renouvelé le contrat de notre conseillère en communication qui était à deux doigts d'obtenir sa permanence, mais qu'il a plutôt été décidé de la remplacer par un-e technicien-ne. De plus, jusqu'à tout récemment notre directeur général était directeur des communications par intérim (une nomination semblable à celle de la direction de Montmorency international), et ce, depuis le départ étonnant de la précédente directrice Johanne Morissette. À la suite de ces départs, il a été demandé au personnel, en sous nombre, demeuré sur place d'ajouter à leurs tâches celles de la conseillère et de la directrice.

Ensuite, il a été convenu, afin d'« optimiser la gestion et le

traitement » des demandes de modifications des sites WEB départementaux, de mettre en place une marche à suivre qui alourdit tellement le processus que les professeurs-es et coordinations risquent d'abandonner tout simplement ce surplus de tâches.

Enfin, nous avons appris par communiqué, le 28 avril dernier, le démantèlement du service des communications. En effet, il a été décidé que la Direction du service des communications serait remplacée par un-e coordinateur-trice qui coûtera moins cher et qui exercera sûrement

Ces décisions témoignent d'une volonté de moderniser à tout prix.

moins de contre-pouvoir. Le service des communications se limitera désormais aux communications internes, externes ainsi qu'au recrutement des futurs étudiants-es et sera dorénavant attaché au service des Ressources humaines afin de créer « La direction des ressources humaines et des communications » qui sera pilotée par Véronique Côté. Les affaires institutionnelles seront dorénavant transférées à la Direction générale ce qui créera un autre nouveau poste de gestionnaire qui sera rémunéré entre 52 000\$ et 77 000 \$. Ledit gestionnaire devra effectuer de nombreuses tâches et porter plusieurs chapeaux. La ou le gestionnaire « représente le Collège à l'un ou plusieurs comités », il ou elle « participe à la rédaction et la révision

des politiques, des règlements, des procédures et des directives du Collège... », il ou elle « rédige les procès-verbaux lors des assemblées du Conseil d'administration et du Conseil exécutif », il ou elle « organise les assemblées générales de parents et les ateliers de parents », il ou elle « coordonne la formation et l'accompagnement des services et des départements » concernant la gestion documentaire, entre autres.

La modernité est une recherche d'efficacité, mais il s'agit d'un critère un peu flou et insuffisant, quand on y pense bien. L'enjeu des communications dans une institution comme un collège implique également un enracinement dans la communauté de ce collège, une connaissance du milieu, ce qui ne pourrait pas être le cas avec, par exemple, une firme de l'extérieur employée pour formater les sites web et prendre en charge la majeure partie des messages à communiquer. C'est un prérequis pour avoir une qualité de l'information et de la diffusion. La simple « efficacité marchande » ne constitue pas un critère suffisant. Au contraire, elle coupe les gens de l'interne de la responsabilité.

L'imprimé et l'enseignant – l'argent et le sous-traitant

Les imprimantes départementales

Quelle est donc cette folle épopée de l'imprimante de bureau ? Si les profs savent pourquoi ils tiennent à les garder, on se demande vraiment pourquoi l'Administration tient tant à les retirer de nos bureaux. Pourquoi notre directrice des études

était-elle tout heureuse à l'automne 2015 d'annoncer aux coordonnateurs-trices qu'elle avait réussi à « nous négocier une session de plus » ? Pourquoi notre nouveau directeur adjoint responsable, entre autres, de la répartition de la tâche est-il actuellement en « négociation » avec le syndicat à ce propos ? N'a-t-il donc pas d'autres marrons sur le feu ? De toute évidence, il y a là un enjeu que nous ne saisissons pas.

La sous-traitance de l'imprimerie

Ce système de photocopies ne semble pas être une économie, ni de notre temps comme enseignants, ni

de nos sous comme contribuables, ni de la qualité de l'enseignement comme citoyens.

En fait, combien coûte ce transfert de notre service d'impression au privé ? Aucune idée, bien, oui, une petite, mais... Le Service des ressources matérielles a refusé de transmettre l'information sur les coûts des impressions lorsque le syndicat en a fait la demande. Une question de clause de confidentialité du contrat de l'imprimeur sous-traitant a été invoquée. N'en demeure pas moins que le coût de l'impression du journal syndical a – étonnamment – presque doublé.

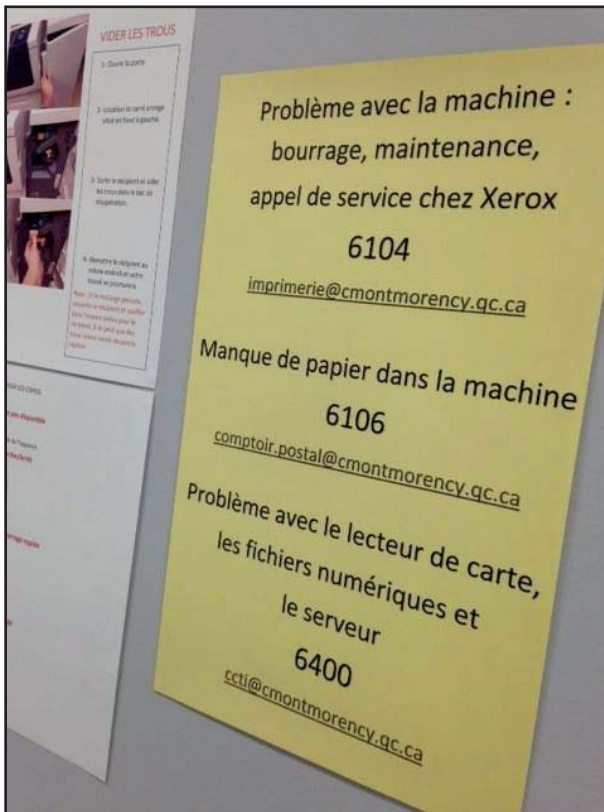
Certaines expériences démontrent pourtant que la sous-traitance (site WEB, Subway, entretien, gardiens, etc.) amène presque invariablement son lot d'iniquités dans les conditions de travail (salaire, syndicalisation, etc.) en plus de s'avérer souvent non rentable (souvent les prix montent soudainement une fois le contrat signé et les infrastructures blindées), contraignante (perte de savoir-faire et dépendance) et impersonnelle (siège social à l'extérieur, personnel roulant, etc.) à long terme.

N'allez surtout pas nous dire que c'est une question d'argent. Ces décisions témoignent d'une volonté de moderniser à tout prix. Sont-elles avantageuses pour toutes et tous ? Car ici, de nouvelles pratiques sont, encore une fois, imposées.

Ces deux exemples sont représentatifs d'un nouveau mode de gestion de type contractuelle qui modifie sensiblement, session après session, notre *modus vivendi*.

Un lien rompu

Si, depuis un certain temps, on constate un peu partout une accentuation de la complaisance face aux dramatiques lubies ministérielles et au néo-libéralisme, qui conçoivent l'éducation d'abord pour répondre aux besoins des entreprises, on dirait que la Direction du cégep adhère à une interprétation encore plus étroite de ce que, semble-t-il, doit être la modernisation de la gestion publique. Plusieurs signes nous portent à croire que cette administration a rompu les liens avec nous, le corps professoral et les autres catégories de personnel, mais



- **S'IL Y A DE LA NEIGE, PELLETEZ.**
- **SI LE TOIT COULE, CHANGEZ DE PIÈCE.**
- **S'IL MANQUE DE PAPIER, ALLEZ EN ACHETER.**

aussi avec certains de ses propres cadres qui sont plusieurs à quitter le Collège pour « relever de nouveaux défis ».

Les cadres passent, les profs restent

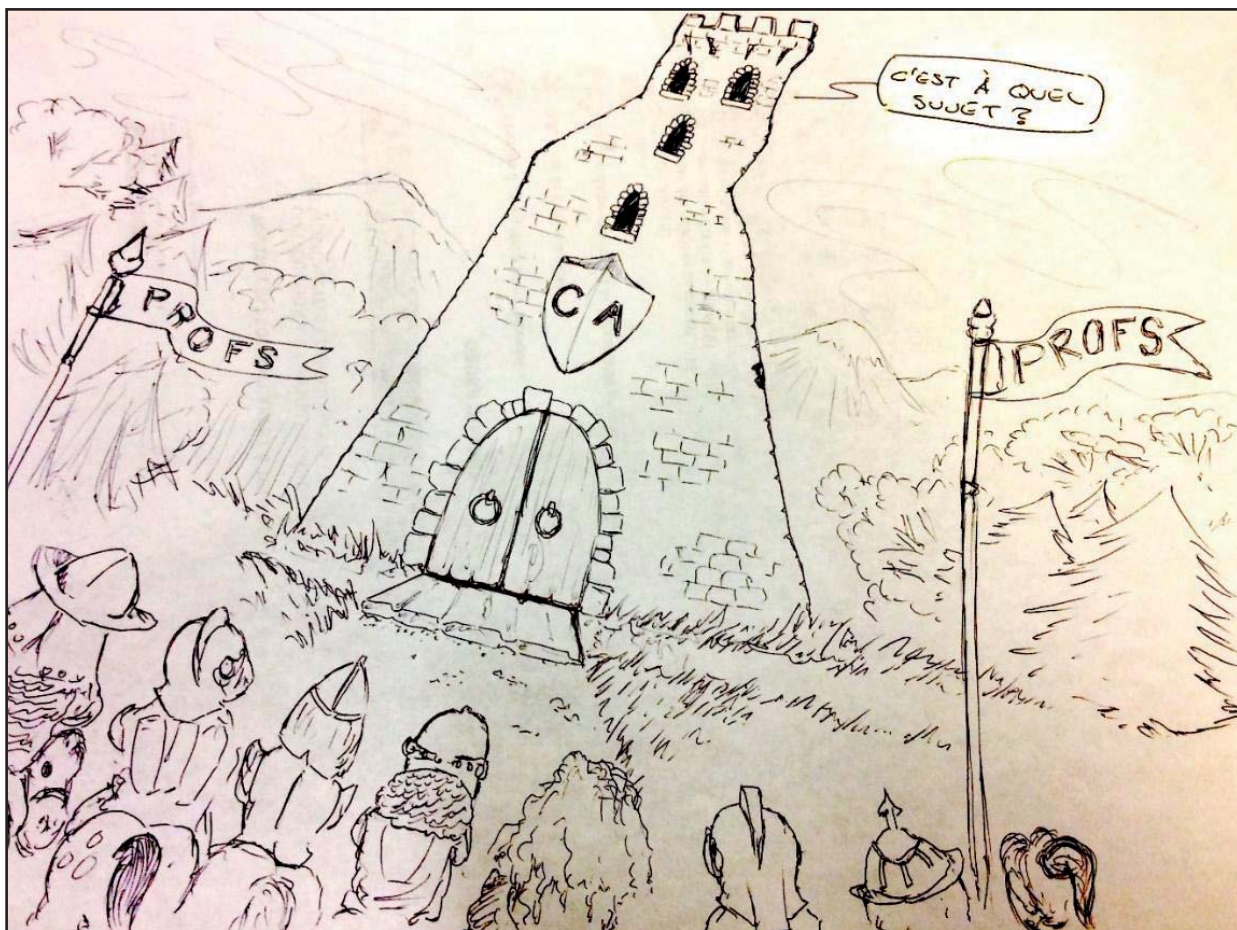
C'est à nous, les profs-citoyens, de prendre position et surtout, de prendre action pour que l'éducation et l'école soient à la hauteur de nos

valeurs et des aspirations de nos étudiantes et étudiants auxquels nous voulons transmettre les industries oui, mais aussi la planète.

Nous avons l'audace de croire que nous avons notre mot à dire sur la société qui nous entoure, et qui plus est, sur notre milieu de travail. Nous avons cette assurance que nous ont

donnée justement notre éducation, notre esprit critique, notre faculté de recherche. Et par-dessus tout, c'est notre rôle parce que nous sommes, entre autres, rémunérés pour donner aux étudiantes et aux étudiants, qui passent entre nos murs, tous les outils de cette audace.

LES CADRES PASSENT, LES PROFS RESTENT



Dessin : Félix-Étienne Caron, cinéma

Dans lequel il manque de tout

Simon Leduc, littérature

Introduction : Dans laquelle il manque de mise en contexte.

Dans un corridor près de chez nous, au deuxième étage de l'aile C, quelque part entre les locaux 2206 et 2424, dans l'enclave où les paraboles mathématiques s'incurvent pour toucher au passage le nouveau Parnasse des littéraires tout en chatouillant les vieux voisins de Langues, les chiffres et les lettres rebondissent sur les murs; il ne faut donc pas se surprendre si les mots arrivent fêlés à nos oreilles et qu'entre deux synapses, certaines fuites causent des dégâts; un peu comme si nos cerveaux étaient des réseaux d'aqueducs peu étanches dans lequel même un gros Minion comme le maire Coderre n'arriverait pas à tweeter adéquatement : « information reçue ». Toujours est-il qu'on entendait l'autre jour sortir d'une classe la phrase suivante : « Êtes-vous d'accord avec moi pour dire que le vecteur PQ est un vecteur parallèle à la droite ? » D'un point de vue de linguiste patenté¹, les sons sont des ricochets produisant sur un lac des ondulations qui vont s'échouer

1 Un linguiste patenté est quelqu'un qui parsème ses conversations de syntagmes entendus dans des cours du bac. Bien entendu, il ne maîtrise pas pleinement les termes de son propre discours, mais conforte agréablement son ego à chaque fois qu'il parle de fonction phatique du langage, de perspective synchronique et de dialectes forts en diphtongues.

sur les rives de sens multiples ; parle-t-on de mathématiques ou de politique, de problèmes objectifs ou de choix humains, d'économie ou de fictions délirantes ? Dur à déterminer clairement. Pourquoi ? Simplement parce qu'il manque un élément central à toute situation de communication : une mise en contexte².

Paragraphe 1 : Dans lequel il manque de chair autour de l'os

Dans les textes des étudiants, il manque parfois de marqueurs de relation. Un chat laisse tomber de sa gueule un cadavre de moineau. Comme l'expression le dit, le marqueur établit un lien entre des informations qui, autrement, restent indépendantes les unes des autres. C'est dégueulasse en hostie. Ce type de lacune fait en sorte qu'au lieu de lire le fruit d'une réflexion plus ou moins aboutie, le professeur se trouve devant une accumulation d'informations. Le chat veut parfois rendre hommage à son hôte. Les liens manquants créent un contexte dans lequel les choses arrivent sans qu'on semble s'interroger à savoir pourquoi. Jean Charest a été à la tête d'un gouvernement intègre. Les informations se succèdent comme dans un vaste *cut-up* où les ciseaux ont été remplacés par le copier-coller. Les animaux domestiques gardent

2 Tu ne comprends pas où on s'en va ? Sache que tu n'es pas seul.

leur instinct de prédation malgré l'absence de besoin de se nourrir par eux-mêmes. Les professeurs usent davantage de crayons à encre rouge dans leur carrière que de crayons à encre bleue. Quand l'appétit va, tout va, mais ça n'empêche pas de sentir des creux ici et là.

Paragraphe 2 : Dans lequel il manque de végétation

Autour du cégep aussi, on remarque des manques : la verdure la plus significative n'est pas le produit des efforts du département d'horticulture (qui, en passant, a une conscience tellement affutée du bien-être des plantes qu'il préfère les faire grandir à l'intérieur de ses serres plutôt que de les exposer aux fragrances sans plomb des grands parcs à voitures que l'esthète nord-américain ne se fatigue pas d'admirer), la verdure la plus significative, donc, est celle des camelots du *Journal Métro* qui, tous les jours, matins et soirs, nous attendent avec des visages auxquels la vie a appris à ne plus sourire, nous tendant non pas la main mais les informations quotidiennes que le consommateur moyen absorbera le temps de son trajet entre Jarry et Montmorency – huit minutes pour se mettre à jour et distinguer qui, entre Bachar el-Assad, Alex Galchenyuk et Sam Hamad, constitue la réponse au Horizontale 1 : Fruit pourri – ces camelots pour qui la bouche est

pleine de trous et qui n'ont plus à nous offrir que des mots dégonflés : « ...rinal mtro ...rnée ».

Paragraphe 3 : Dans lequel il manque de temps

Dans un livre auquel il manquait, en plus de la lettre « e », une histoire (pour être tout à fait honnête, il manque surtout une lecture (la mienne³)) George Perec nous donnait à réfléchir : comment l'humain réagit-il lorsqu'il se trouve confronté à une perte ? Bien sûr, certains voudront prendre la tangente romantique d'un Lamartine pour qui « un seul être vous manque et tout est dépeuplé » ; d'autres, tel Walter Benjamin, travailleront à faire de leur mélancolie une forme de résistance contre la catastrophe nommée « progrès ». Mais tout conspire aujourd'hui pour nous indiquer que ces logiques ont fait leur temps ; la pragmatique contemporaine suggère plutôt qu'on ne se bâtre pas avec nos petites défaîtes et qu'on avance, toujours un peu plus vite, toujours un peu plus mieux, dans le double plus plus bon du faire plus avec moins.

Paragraphe 4 : Dans lequel il manque de monde

Au début de la session, il manquait des informations sur la page de notre département. En écrivant à Kétra Pelletier aux Communications, une réponse automatique nous laissait savoir que Mme Pelletier n'était plus au collège depuis que son contrat manquait de mise à jour. Mais le professionnalisme

3 Au cas où ça vous intéresserait, je ne pense pas l'entreprendre de sitôt.

constituant une des qualités les plus démocratiquement répandues parmi les nations contemporaines de chômeurs, Mme Pelletier utilisait son message d'au revoir pour nous diriger vers Mme Morissette, directrice adjointe du service. Notre requête n'était pas encore envoyée à cette dernière que déjà se profilait au haut de notre écran en lettres bleu curaçao une nouvelle annonce de départ; maintenant que vous êtes à la retraite, on vous souhaite tous les *Blue Hawaii* ou *Blue Lagoon* du monde, Mme Morissette, mais nous, tout ce qu'on veut, c'est que les futurs candidats qui ne manquent pas d'espoir ou de qualité mais qui ont peut-être manqué la fenêtre d'opportunité⁴ arrêtent d'envoyer leurs CV à notre propre Mme Richard qui a d'autres choses à faire depuis qu'elle n'est plus à la coordination. « Pour toute requête, disait le courriel, veuillez vous adresser à la direction générale. » On s'est dit que si c'était ce qui est écrit de faire, c'est bien ça ce qu'on serait supposé faire (pour une expérience augmentée, veuillez lire la phrase précédente à voix haute et à vitesse moyen-élevé⁵). Mais il nous manquait quelque chose : un certain sens du réel. Allo monsieur le DG, pourriez-vous-tu stp changer

le nom du coordonnateur sur la page 4 Une fenêtre d'opportunité est un syntagme utilisé dans le contexte des affaires; parallèlement, ce terme peut évoquer le triste sort de ces jeunes oiseaux migrateurs qui, après un long périple truffé de défis riches en apprentissages, terminent leur vie en se fracassant le crâne contre une vitre de building trop propre.

<http://www.cmontmorency.qc.ca/departements/departement-francais/professeurs-francais> lol⁶

Paragraphe 5 : Dans lequel il manque de bottes de caoutchouc

Le temps passe et il manque plein d'autres affaires au collège. À une certaine époque, nous aurions cru que la direction adjointe était une espèce à la fécondité exponentielle tant la direction vers laquelle l'époque semblait nous diriger aimait à s'adjoindre de l'adjuvance dans le sens des hautes affaires de la direction. Mais l'adjonction semble avoir atteint ses limites et de nos jours, ce sont les départs qui pleuvent sur nos épaules sans parapluies⁷. Tout fuit aux hauts étages et comme le savent bien les habitants de St-Henri qui lèvent les yeux vers Westmount, le sens du mot « bouette » varie selon le contexte.

Conclusion : Dans laquelle il manque de linge

Nous avons écrit à M. DG pour lui demander de mettre à jour notre page départementale. Le monsieur, qui était rendu seul au sommet de son édifice, n'a pas manqué de nous répondre. Il a même signé : « Hervé ». Avec pas de Pilon. Un Hervé tout nu. Comme un roi.

6 En passant, nous remarquons que sur la page http://www3.cmontmorency.qc.ca/index.php?option=com_content&view=article&id=107&Itemid=132, le numéro de téléphone du coordonnateur du département est incorrect. Il faudrait plutôt lire 6366. ...rnée !

7 Mais encore, quand on se trouve en hauteur du bon bord de la fenêtre d'opportunité, la pluie et tous les déluges sont des merveilles de la nature que l'esthète kantien nomme « sublime » et qu'il ne se fatigue pas à contempler.

Ouverture : Dans laquelle il ne manque pas de question rhétorique

On s'entend-tu pour dire qu'il ne manque pas de raisons pour manquer d'optimisme ?⁸

8 Ceci dit, le désespoir naît de l'impression de solitude et de démembrement que le contexte actuel multiplie à outrance; face à quoi nous reste la possibilité d'établir des liens, que ce soit entre les événements du monde ou entre les gens qui y agissent. Nos liens nous éclairent et nous rendent plus forts. Qu'ils aient une allure infime ne change rien à leur pouvoir. Si tu t'es rendu jusqu'ici, tu sais que ma main s'y trouve, que nous sommes liés, que nous avançons, que nous ne sommes pas seuls. Confiance.

Service des communications



«Il n'y a personne au numéro que vous avez composé.»

Cet espace vous appartient.

Occupez-le !

vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte
vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte
vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte
vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte
vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte
vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte
vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte
vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte
vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte
vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte
vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte
vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte
vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte
vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte vosre texte

PROCHAINE DATE DE TOMBÉE

9 SEPTEMBRE 2016

Il suffit de nous faire parvenir votre matériel à l'adresse courriel suivante :

syndens@cmontmorency.qc.ca

DÉJÀ 1 AN DE MOBILISATION DES PARENTS...

MERCI !

JE PROTÈGE
MON
ÉCOLE
PUBLIQUE

Bientôt sur les ondes de Montmo2020

Julie Demanche, Littérature

Normandeau : – Hey salut Éric ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Duhaime : – Je t'ai apporté des fleurs, Nathalie, comme à notre première émission ensemble. J'ai justement un projet à te proposer.

Normandeau : – Ah oui ? Je te remercie. Attends, on va s'en parler autour d'un bon café. Tu le prends corsé ou régulier ? Je te l'offre.

Duhaime : – Corsé, très grand, avec trois crèmes, trois sucres. Tu sais que j'adore le café Tim ?

Normandeau : – Oui, mais je vais te demander de me redonner le verre après, je voudrais dérouler ton rebord.

Duhaime : – Bon. Si ça peut te faire plaisir...

Normandeau : – Alors, ce projet ?

Duhaime : – La Patronne veut nous voir à nouveau réunis.

Normandeau : – Même dans ces circonstances ? Je veux dire...

Duhaime : – Elle a dit : « Surtout dans ces circonstances. »

Normandeau : – Mais qu'est-ce qu'on sait d'elle ? C'était pas des patrons avant ?

Duhaime : – Bof moi tu vois, les patrons...

Normandeau : – Mais...

Duhaime : – T'en fais pas. Elle m'a assuré qu'on pourrait dire tout ce qu'on voudrait et qu'on aurait un très large et fidèle auditoire. Elle a même parlé de passer à l'histoire, de laisser notre marque pour l'éternité.

Normandeau : – Ben là, elle y va un peu fort quand même, l'éternité... Elle doit avoir beaucoup d'argent ?

« Il y a trop de fluctuations dans le marché du travail pour qu'on soit parfaitement en adéquation. Il faut toujours s'ajuster. » – Hervé Pilon

Duhaime : – Je sais pas ce qu'elle fait. Elle dit que c'est pas important et que personne allait mourir de ça de toute façon.

Normandeau : – Mais quand même... Tu voudrais t'embarquer dans ce projet comme ça, sans rien savoir d'elle ? Ça commencerait quand ?

Duhaime : – Dès la session d'automne 2016. Elle sait pas encore à quelle fréquence ça aurait lieu ; par contre, elle dit qu'elle est trop débordée en ce moment et qu'elle doit veiller à ce que l'accostage soit réussi. Elle dit que ça se pourrait qu'elle ait un associé aussi, mais que fallait pas trop compter là – dessus, non plus.

Normandeau : – Ah ! Elle a bien raison, on peut plus se fier à personne aujourd'hui !

Duhaime : – Ben là, t'exagères je trouve. Remarque, dans ta situation....

Normandeau : – Et puis toi ? Tu sais presque rien d'elle et te voilà tout guilleret, prêt à t'engager, sans garanties!

Duhaime : – Elle m'a assuré qu'on pourrait dire tout ce qu'on veut, je te l'ai dit tantôt ! Mais, je t'avoue que je comprends pas trop ce qui m'arrive... Je suis d'accord avec absolument tout ce qu'elle dit. En fait, c'est presque comme si j'avais pas le choix...

Normandeau : – ... L'accostage ? Elle est capitaine, tu penses ?

Duhaime : – Aucune idée. L'accostage, l'arrimage, l'amarrage, c'est toute la même affaire et y'a personne qui s'intéresse à ces niaiseries là de toute façon ! Ça doit encore être une métaphore douteuse de prof de français qui pourrait piéger tous ceux qui la prendraient au premier degré...

Normandeau : – Tu penses que la Patronne est prof de français au cégep ?

Duhaime : – Ben non voyons, comment une prof de cégep pourrait nous offrir l'éternité ? Et au contraire moi je dis, ils sont prêts à accepter

tout ce qu'on leur propose. On ferait ce qu'on veut pis personne ne nous remettrait jamais en question.

Normandeau : – T'as peut-être raison... Et « dans les faits, il y a trop de fluctuations dans le marché du travail pour qu'on soit parfaitement en adéquation. Il faut toujours s'ajuster. Des fois, en quelques mois, le marché change. La demande augmente ou diminue, selon l'évolution de l'économie¹. »

Duhaime : – Ben voyons, d'où ça sort ça ? Pourquoi tu dis ça ?

Normandeau : – Aucune idée... J'ai comme pas le choix on dirait.

Duhaime : – Ah oui et pour l'instant, elle veut aussi qu'on salue bien bas le travail des membres des différents exécutifs qui ne se représenteront pas l'an prochain.

Normandeau : – Des membres des différents exécutifs ? Aye, elle serait pas syndicaliste par hasard ta Patronne ?

Duhaime : – Dis, tu serais pas un peu parano toi ? Et puis qu'est-ce que ça change ? On s'en fout des syndicats, comme des profs de cégep !

Normandeau : – Bon... C'est d'accord alors. La prochaine fois qu'on s'en parle, je t'invite au resto.

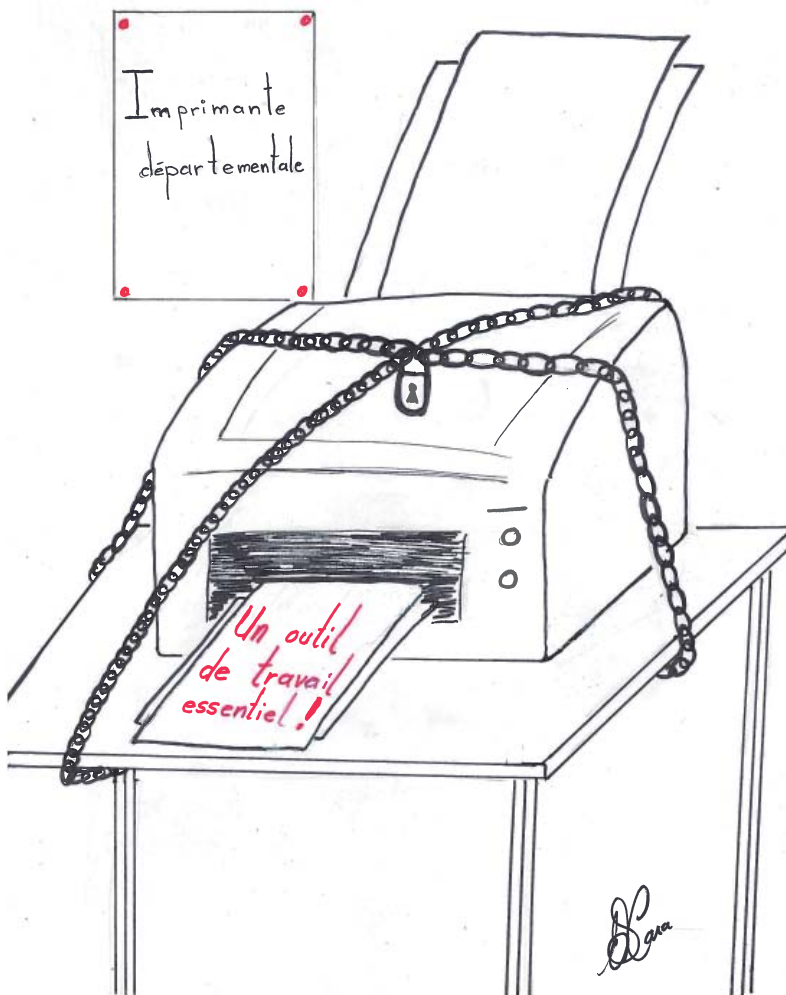
Duhaime : – Tu vas m'emmener où ?

Normandeau : – Au Subway. On aura beaucoup à faire, on demandera pour apporter. Et je dois t'avouer que je suis un peu folle de leurs biscuits aux noix de macadam...

Duhaime : – Tiens, tu peux dérouler ton rebord maintenant.

Normandeau : – Je ferai ça plus tard. J'en fais genre une collection. J'aime penser que j'ai peut-être, sans le savoir, des milliers de dollars qui m'attendent quelque part, en secret...

Duhaime : – Ouais, ben, en tout cas, prends soin de toi d'ici là... Je te trouve un peu bizarre.



¹ Propos tenus par Hervé Pilon dans l'édition numérique du Courrier Laval, du 26 février 2016 (<http://www.courrierlaval.com/Actualites/Economie/2016-02-26/article-4448960/Le-defi-de-ladequation-formation-emploi/>)

17 mai

JOURNÉE INTERNATIONALE CONTRE L'HOMOPHOBIE ET LA TRANSPHOBIE

« Y retient ça de son père »

Benoît Cayer, littérature

C'est la mi-juillet. Il fait beau et chaud. Des amis se retrouvent autour d'un barbecue, une bonne vingtaine, qui ont la bonne trentaine, et leurs enfants aussi ; ça joue dans le salon ou bien dans la ruelle ou bien dans la cour, ça grimpe sans relâche dans la jolie cabane en bois construite avec amour par un papa plein d'amour et, c'est tout à son honneur, de talents manuels. La grande table dehors, bien en place sur la terrasse (une autre œuvre magnifique de papa) est remplie de bières de microbrasseries, de bouteilles de blanc ou de rosé, de salades colorées tellement fraîches, tellement estivales (il n'y a pas d'ironie ici). La plupart des amis travaillent au même endroit, ce sont des collègues, mais ils se nomment rarement comme ça entre eux ; ça sonne froid et creux. Ils se narguent, débattent, rigolent, c'est tendre et senti, ça ouvre.

À un moment, un garçon, donnons-lui huit ans, se met à donner des becs sur les joues de tout un chacun. Il surprend un monsieur par la gauche, puis s'esclaffe, embrasse une madame, sans arrêter de rire, puis il part à la course, même pas essoufflé, en direction de la jolie cabane. À le voir aller, on se dit, avec bienveillance, qu'il aime attirer l'attention, faire son tannant ; on se dit qu'il en a

dedans. Les collègues-qui-ne-se-nomment-pas-comme-ça-entre-eux se regardent, surpris, compréhensifs. Ils trouvent ça insolite, sympathique, légèrement irritant mais somme toute agréable. C'est l'été.

Le garçon revient à la charge, mais cette fois, il jette son dévolu sur un monsieur, toujours le même. Moi. Un bec, deux becs, trois becs, marleau ! Ça n'arrête pas. Quatre becs, cinq becs, six becs. Je trouve ça amusant, mignon, intimidant, flatteur, surtout pas embarrassant (c'est ce que je me dis, mais mes traits manifestent le contraire). Vient un temps où papa s'impose : « Arrête ça, tu embêtes le monsieur. » Et le garçon, que je vois ce soir pour la première fois et qui n'a pas l'air vexé, s'en va vers de nouveaux plaisirs, loin des adultes plates et de leurs règles contraignantes. Fin de l'anecdote.

L'irrévérence des enfants m'a toujours troublé. Leurs gestes n'ont rien à voir avec l'innocence ni la pureté, la psychanalyse nous l'a confirmé il y a longtemps. Ce sont des gestes instinctifs ou intéressés, à la fois graves et candides. Les enfants qui les posent ne sont pas tout à fait conscients de leurs significations, de leurs corolaires, mais ils en ont une idée vague. Qu'est-ce qui a motivé ce garçon à bécoter certains d'entre

nous et pas d'autres ? Savait-il qui il embrasserait avant de le faire, ou était-ce une sorte de jeu arbitraire à règles variables ? Et pourquoi moi ? Étais-je la cible de ses lubies ? L'objet de ses désirs ? L'adulte qu'il a aimé l'espace d'un instant ? Mon trouble ne vient pas tant du fait que j'arrive mal à déchiffrer ce qui engendre de tels gestes que de m'imaginer à la place des enfants qui en sont les auteurs et de me demander si, dans les mêmes circonstances, j'aurais fait pareil et, surtout, pourquoi.

Une partie de moi l'admirait, ce garçon : il a osé embrasser un homme qu'il ne connaît pas, à plusieurs reprises (sur la joue, quand même, ne nous enflammons pas), au vu et au su de tous, jusqu'à ce que son père lui dise d'arrêter. Son geste n'avait pas ce que j'appellerais l'élan d'amour spontané qu'on accole aux câlins. C'était calculé, espiègle, presque obsessif ; une série de tentatives quasi identiques ayant pour but de provoquer quelque chose. Mais quoi ? La réponse, si tant est qu'elle puisse se formuler comme telle, clairement ou obscurément dans l'esprit du garçon, lui appartient. Ce qui me préoccupe surtout dans cette histoire, c'est la réaction des gens, ou plutôt l'absence (équivoque ?) de réactions.

Il arrive qu'une boutade tombe à plat, qu'un commentaire ne soit pas *entendu*. Alors on recommence ou on abdique. Le garçon, lui, a donné dans la surenchère. Mis à part la remarque de ma voisine de table et amie proche : « ouin, y a l'air de t'aimer », qui est passée dans le beurre (la remarque s'entend), la demi-douzaine d'adultes (moi y compris), qui n'ont pas pu ne pas voir que le garçon m'embrassait la joue pendant au moins deux minutes (il l'a fait une dizaine de fois, à intervalles réguliers), n'ont pratiquement rien fait, rien dit. C'est sans doute pour cette raison que le garçon continuait son jeu ; il attendait que quelque chose achoppe. Alors, pourquoi des réactions aussi timides ?

Inversons la situation. Si ce garçon s'était entiché de la joue d'une femme, des réactions visibles, il y en aurait probablement eu. Certains hommes, même pas mononcles, auraient peut-être dit : « moi aussi, je devrais m'y mettre » ou bien « il a de la chance, lui, il peut faire ça sans problème ». Quant aux femmes, certaines se seraient peut-être laissées aller, l'alcool aidant, à lancer un « je me demande si son père faisait pareil à son âge » ou bien « j'te dis qu'y est aguicheur, mais moins que son père », le tout débité sur ce fameux ton détaché et absurde qui nous place tous du côté de *ceux qui ne se commettent pas vraiment* et qui est forcément pris à la légère : le ton de la mondanité. Et selon les réponses de tout un chacun, sans oublier celle du garçon, tout ça se serait décliné en blagues bien dosées d'ironie à

peine complaisante et de complicité bonhomme, jusqu'à ce que tout le monde rigole en se congratulant des yeux.

Dans un tel cas, on aurait réagi parce qu'il faut réagir. C'est trop gros, trop facile pour qu'on se taise. C'est l'occasion en or pour nous unir davantage en nous réconfortant. Ça nous aurait permis de jouer avec le seuil sans le perdre de vue trop longtemps. En soirée, on veut sortir de l'ennui sans sombrer dans l'embarras. Le meilleur symptôme pour illustrer cette assertion : rire. Pour rire vraiment, il faut être déstabilisé et, juste après, rassuré.

Presque tout ce qu'on fait
(surtout avec les enfants)
reconduit la dialectique
bleu-rose, même si on
essaie de s'en éloigner.

Un garçon de huit ans embrasse une femme sur les joues – il ne la connaît pas – (tu es déstabilisé), mais vite tu te rends compte que ça fait partie des comportements un peu fous mais attendus dans une telle soirée (tu es rassuré), alors tu peux faire une blague, tu l'assumes, c'est *edgy* mais pas trop (comme Lady Gaga), c'est contagieux, et en te voyant, les autres font pareil. Tout le monde renchérit : nouvelles blagues, même motif. On a réussi à jouer avec le seuil sans trop le quitter ; on a réussi à sortir de l'ennui sans sombrer dans l'embarras.

Pour la situation qui nous (me) concerne, on entre dans un autre

paradigme. Suite aux baisers même pas mouillés du petit gars sur ma joue, certains ont ri, mais dans leur barbe, comme si le fait de partager haut et fort un rire ou un commentaire aurait répandu le malaise. Mon visage ne manifestait aucune fierté ni aucune joie à recevoir ces petits becs, comme si je voulais protéger quelque chose (le garçon ?). Mon visage, trop déstabilisé, a lutté contre les émotions (plutôt non feintes que feintes) qui l'investissaient au lieu de se ranger du côté des démonstrations ostentatoires de dégoût ou de satisfaction (plutôt feintes que non feintes) qu'on affiche souvent, de celles qui signifient que nos réactions ne sont que les rouages d'un spectacle ritualisé bien rodé mais encore efficace. Mon visage, en voulant rester dans la contenance, s'est dégonflé. Si c'avait été un garçon que je connaissais bien, j'aurais probablement manifesté un peu d'ébahissement et beaucoup d'amour, j'aurais même osé une blague. Si une fillette *étrangère* m'avait embrassé de la sorte, j'aurais réagi avec plus d'aisance, de prestance même (feinte et non feinte). Normal : ça va dans le sens commun, ça suppose une réaction en chaîne dont je suis l'instigateur attitré.

Ce soir-là, si personne n'a tenté un : « il est charmeur, le petit torieux, il a du goût en tout cas » ou bien « il doit aimer ta barbe de trois jours » ou encore « franchement, il aurait pu trouver mieux », est-ce parce que ce genre de commentaire s'éloigne de l'écoumène naturalisé où le bien-être du rire est de mise ? Si personne n'a usé de son humour salace qui sait ne

pas sombrer dans le mauvais goût, c'est peut-être juste parce que les étoiles n'étaient pas alignées, mais c'est peut-être aussi parce que personne ne voulait *suggérer* que le jeune bécoteur est homosexuel (et non qu'il va le devenir ; à huit ans, les jeux sont faits), et jouer avec ce concept, devant le garçon en question en plus, est forcément délicat, surtout si la joue embrassée appartient à un homme que tout le monde sait homosexuel (sauf le garçon, pas nommé en tout cas).

Présumer de l'homosexualité d'un petit gars de huit ans, à la blague, devant lui, ce n'est pas encore acceptable, même dans un cercle de bobos, alors qu'on ne se prive pas de présumer de son hétérosexualité. C'est même monnaie courante : la fameuse zone de confort. Cela nous mènerait-il à cette infâme étiquette que d'aucuns se croient affublés : l'homophobie ? Ce serait fallacieux d'en arriver là, mais esquiver la chose serait tout aussi malvenu. Le concept d'homophobie est en soi une hyperbole, plus que problématique. À partir du moment où il est convoqué, un impératif s'impose : départager ce qui est homophobe de ce qui ne l'est pas, badigeonner de rouge plus ou moins foncé tout comportement qui flirte avec ce démon des temps modernes. Ironiquement, si on l'observe de près, ce mot, on constate qu'il veut littéralement dire *la peur du même*, et non le malaise, voire l'aversion ou la hantise de tout ce qui s'apparente aux minorités sexuelles, et par ricochet, tout acte d'oppression à leur égard. Ce mot est dangereux,

donc, car il stigmatise, hiérarchise, en inclinant à une pensée binaire, peut-être même stérile. Il a sa raison d'être, soit, il a permis de nommer ce qui n'existait pas, de questionner nos comportements. Ce concept me semble nécessaire dans la mesure où on se demande en quoi ses frontières peuvent (doivent) s'étirer, s'effranger ; comment, en nommant le monstre, on peut l'humaniser pour qu'il puisse de lui-même se repousser dans ses retranchements et nous permettre de mieux jouer avec son seuil. Alors oui, la question de l'homophobie en tant que *peur de ce qui touche de près ou de loin à l'homosexualité* mérite d'être esquissée, sans toutefois trop la nourrir... donnons-lui des craquelins, tiens.

Marion, huit ans, ramène une nouvelle amie à la maison, est-ce que quelqu'un va dire : « ah, tu t'es fait une nouvelle blonde ? ». Ludovic, 10 ans, fait un câlin à son ami Bastien, est-ce que quelqu'un va dire : « Lui, il va en faire craquer des garçons ». Bien sûr que non. C'est ce qu'on appelle l'hétéro-normativité, ce qui est une façon polie (polissage et politesse) de dire que presque tout ce qu'on fait (surtout avec les enfants) reconduit la dialectique bleu-rose, même si on essaie de s'en éloigner (merci le féminisme).

Le discours commun et bienpensant (au Canada, on veut que tout le monde soit *bilingual*) se targue à ne présumer de rien : laissez les enfants libres d'être ce qu'ils veulent, laissez-les vivre leurs élans d'amour, quels qu'ils soient; ne semons pas, *accueillons*. C'est beau, magnifique

même, c'est un pôle à viser, mais c'est pas encore ça.

Alors quoi faire ? Éviter de dire : « mon fils, c't'un vrai p'tit gars », « ma fille, c't'une vraie p'tite fille ». Entre autres, oui. Mais se cantonner dans la langue des sexologues empathiques et souriants : « Un jour tu auras un amoureux ou une amoureuse, tu aimeras une *personne de ton choix* », est vertueux, mais désincarné. Alors, oui, des moments de discussion choisis, il en faut, mais des blagues ou commentaires *risqués* aussi. Pour tout le monde, les enfants compris.

Des fois, je me dis que j'ai manqué de courage ce soir-là en ne saisissant pas la perche qui m'était donnée, que j'aurais dû dire quelque chose de touchant ou de drôle ou les deux quand ce garçon m'a embrassé la joue. On peut gloser tant qu'on veut après coup, penser et essayer de comprendre, mais c'est dans le feu de l'action que les vrais tests se font.



La révolution digitale et la semaine des quatre jours par ouvrier

Thomas Bangobango Lingo, économie

La fin de la décennie en cours (2010) et plus particulièrement le début de celle à venir (2020) sont susceptibles d'être celles de l'arrivée dans les différents lieux de travail de la génération des robots dits « intelligents & autonomes » (RIA, par la suite). Ainsi, tout comme l'arrivée de la machinerie dans les lieux de travail a provoqué au XVIII^e siècle l'émoi en détruisant des postes d'emploi jusqu'alors multiséculaires, les publications internationales semblent faire preuve des mêmes réflexes avec l'éventualité de l'immixtion des RIA sur le marché du « travail humain ». Le spectre de l'image de Charlie Chaplin dans *Les Temps modernes* semble une fois de plus hanter nombre d'auteurs !

Comme nous l'enseigne l'histoire de la pensée économique¹, les avancées technologiques et la croissance démographique constituent les deux pièces maîtresses du processus d'accroissement de la production des biens et services et, donc, du rythme de croissance d'une économie. Cependant, à des stades précis où le progrès technique tend à rendre certains types d'emplois obsolètes et à créer des déséquilibres permanents

sur le marché du travail, il arrive que le lien tangible et direct entre ces deux facteurs devienne sujet à caution, surtout en périodes de difficultés de la machine économique à assimiler et à s'adapter à la nouvelle donne technique.

Le phénomène au centre des bouleversements anticipés dans le monde du travail à venir est « *la révolution digitale* » dont la genèse se situe autour de l'an 2000 suite à l'essor d'Internet. Support de la « *troisième révolution industrielle*² », l'on présume qu'elle provoquera, comme ses deux prédécesseurs, les révolutions initiées par (i) la machine à vapeur (XVIII^e siècle) et (ii) le moteur à explosion combiné à la télétransmission (XX^e siècle), une transformation radicale des modes de production avec, comme corollaires, des effets en cascade sur l'organisation de l'économie et de la société.

Comme on l'imagine, chaque révolution portant sur l'organisation du travail et de la production s'accompagne concomitamment de changements inéluctables dans le mode d'utilisation et d'allocation des facteurs de production ; dit

différemment, de changements dans les façons de mobiliser le capital matériel et financier nécessaire à la nouvelle donne et dans les façons de recourir au travail spécialisé et non spécialisé approprié. Dans la même veine, la révolution digitale, présumée convoyeuse de possibilités d'automatisation de plusieurs postes d'emploi, questionne la place du « travail humain » dans les tâches d'exécution (postes subalternes) et dans les organes de décision (postes de commandement). Dans le jargon économique, l'on dira qu'elle conduira *toutes choses égales par ailleurs* à une augmentation de la demande, et par extension de l'offre, de capital matériel et financier et, parallèlement, à une diminution de la demande et de l'offre « effectives » de travail spécialisé et non spécialisé. En effet, les tendances lourdes, découlant des études portant sur ce domaine, annoncent certes un nouveau cycle de croissance soutenue mais, conjuguée à de la « destruction créatrice » selon les enseignements de l'Autrichien J. Schumpeter. L'une des tendances souvent mises de l'avant est la possibilité accordée à l'entrepreneur d'automatiser des tâches supposées jusqu'à nos jours préservées de la concurrence de l'intelligence matérielle, d'autant plus que de telles tâches nécessitent de par

1 Allusion faite implicitement aux publications d'éminents scientifiques tels que J. Maynard Keynes et Joseph A. Schumpeter.

2 Certains parlent même de « quatrième révolution industrielle » en distinguant la télétransmission du moteur à explosion.

leur nature de la réflexion ou de la réactivité à l'imprévu, deux aptitudes qui jusque-là ne sont censées relever que de l'humain.

De façon générale, trois grands types d'application de « *la révolution digitale* » sont présumés exercer des effets potentiellement importants sur le marché du travail par le biais des économies d'échelle et des gains de productivité attendus de la baisse du coût de production par unité de biens et/ou de services commercialisée :

- *Primo, l'informatique avancée ou l'informatique décisionnelle*, avec les « machines dites apprenantes » (*learning machines*) et l'exploitation du *Big Data* et du *cloud*.
- *Deuxio, les objets connectés* capables, d'un côté, de mettre en relation des entités numériques avec des objets physiques et, de l'autre côté, de récupérer, de stocker, de transférer et de traiter de multiples données s'y rattachant ; des applications de ce type ont été testées avec succès dans les secteurs de l'assurance (suivi en temps réel des conditions physiques d'un individu) et de l'énergie (développement des *smart-grids*, relevé et exploitation automatique des données de consommation d'énergie).
- *Tertio, la robotique avancée*, présumée provoquer une onde de choc dans le secteur des transports avec notamment le développement des automobiles autonomes (voitures de transport sans chauffeur, les VTS).



Des robots servent des plats aux clients du restaurant Harbin, dans la province de Heilongjiang en Chine.

Dans le droit chemin de ces trois grands types d'application de « *la révolution digitale* », une étude du Cabinet *Roland Berger Strategy Consultants* avance que « le logiciel *Quill* permettrait de rédiger des contenus factuels et simples » en précisant qu'un tel événement a en lui-même « des incidences prévisibles dans le champ du journalisme sportif ou financier ». Ensuite, la même étude nous informe que « le robot *TUG d'Aethon*, capable de se déplacer dans un environnement non prévisible, permet d'automatiser des tâches non répétitives, telles que la distribution de médicaments ou de repas dans un hôpital, des tâches jusqu'à présent assignées aux aides-soignants » : et de mentionner que « 140 hôpitaux en sont équipés aux États-Unis ». Dans la même veine, la compagnie de banque-assurance *ING* brosse un tableau plus qu'alarmant

en épinglant le cas particulier de la Belgique ; elle mentionne que « dans l'état actuel de la technologie, 2,2 millions d'emplois [en Belgique], soit 49% du total, sont susceptibles, à terme, d'être robotisés, du moins sous leur forme actuelle parmi lesquels 35% ont une probabilité élevée (supérieure à 70%)³. Dans la même foulée, le cabinet d'audit *Deloitte*, associé à l'Université d'Oxford, avance que « un tiers des emplois sont voués à disparaître au Royaume-Uni », le cabinet *Roland Berger* comptabilise à « trois (3) millions le chiffre des emplois à disparaître d'ici à 2025 en France » tandis que l'Institut européen *Bruegel* présume que « 54% des emplois européens

³ Baert, Anthony & Ledent, Philippe (2015), *ING Focus – Emploi; la révolution technologique en Belgique*, ING Economic Research, 9 février 2015 <https://about.ing.be/A-propos-dING/Press-room/Press-article/La-revolution-technologique-en-Belgique.htm>.

«seraient menacés contre 45% aux États-Unis », un pays mieux préparé à la transition digitale.

En outre, toutes les études s'entendent sur un point : ce ne sont plus les seuls emplois les moins qualifiés et les moins bien rétribués qui seraient dans l'œil du cyclone, mais également des emplois (jugés hautement) qualifiés ; en ligne de mire, l'on retrouve ceux de type administratif et, en règle générale, ceux qui permettent d'accéder à la classe moyenne. Ainsi, l'on estime qu'à plus de 70% de probabilité de risque d'être robotisées sont les fonctions administratives et les professions des secteurs de l'agriculture et autres primaires, de l'industrie de transformation, de la construction et de l'alimentation. Viennent ensuite avec plus de 50% de probabilité de risque d'être robotisées les professions reliées au commerce et à la distribution, aux services à la personne, à l'encadrement intermédiaire, aux auxiliaires médicaux et aux métiers juridiques. Enfin, des études citent nommément des professions « respectables » telles que celles de comptable, de courtier en assurance, de fonctionnaire public, d'inspecteur des impôts, de pharmacien, de pilote d'avion, de technicien juridique, etc.

Face à ces « menaces », deux pistes de solution semblent le plus privilégiées :

4 Suède : 46,69%; Royaume-Uni : 47%; France : 49%; Allemagne : 51%; Roumanie : 62%; Portugal : 59%; Croatie : 58%; Bulgarie : 56,5%.

(i) la mise en place de garde-fous réglementaires afin de sauvegarder les professions à haut risque ; or, une telle stratégie, qui soulève la question de son coût économique et administratif, n'est en soi efficace qu'à court terme et encourt le risque d'une adaptation du marché du travail par le bas avec en prime une probabilité de taux de chômage naturel tendant vers deux chiffres.

(ii) une politique publique volontariste de soutien à l'adaptation des acteurs du marché du travail à la nouvelle donne « digitale », à l'investissement « digital » des entreprises, à l'installation des infrastructures publiques appropriées, à la promotion de la recherche et du développement (R&D) dans le « digital » afin d'ériger des pôles d'unités de production « digitale » nationaux de taille suffisante pour concurrencer à l'international.

Si l'on se doit de reconnaître que la seconde piste est en soi louable, l'histoire de l'économie nous laisse entrevoir qu'elle est en soi insuffisante. En effet, à contrario de la pensée de Louis XIV, qui brandit au XVII^e siècle son fameux « de même que l'homme mange le dimanche, il doit apprendre à travailler le dimanche », l'histoire nous enseigne que les avancées techniques des deux premières révolutions font apparaître en filigrane un processus complémentaire de réduction graduelle de la semaine des jours de travail à cinq (5) par ouvrier.

Ainsi, perçus au tout début comme un substitut au travail humain, les arrimages hebdomadaires et journaliers effectués au fil du temps tant par le patronat que par le syndicat ont su, à la longue, faire de la machine un substitut et un complément de la force physique et musculaire du travailleur humain. En outre, l'usage intensif de la machine, en sa double qualité de complément et de substitut à la force physique et musculaire, a rendu caduque le servage et l'esclavage et a simultanément permis l'entrée de la femme à des postes d'emploi jadis réservés à « l'homme viril ». De plus, avec l'institutionnalisation du salariat et l'émergence de la classe moyenne sous le capitalisme de type fordiste, est apparue la consommation de masse, vecteur indispensable à la production de masse permise par le plein-emploi des facteurs et les adaptations aux avancées sociétales et organisationnelles initiées par les deux premières révolutions.

Dans le même ordre d'idées, en présumant que les RIA se substitueront tant à la force physique et musculaire qu'à l'intelligence de l'homme, octroyant *de facto* de « considérables » gains de productivité aux détenteurs de capital (matériel & financier), nous préconisons des arrimages complémentaires en termes de jours de travail hebdomadaire et de temps de travail journalier. Dans le droit chemin de Pierre Larroustourou, le fervent partisan du passage à la semaine de (4) quatre jours de travail par individu, nous estimons que cette piste mérite d'être explorée

minutieusement. En dépit des couacs que l'on ait pu observer ci et là lors de son application dans un passé récent, l'écart observé actuellement entre l'offre et la demande agrégées de biens et services, matérialisé entre autres par des épisodes déflationnistes dans les pays pionniers (cas du Japon principalement⁵) et par une diminution continue du taux d'activité de la main-d'œuvre, signe prémonitoire d'une baisse à venir de la demande effective sur le marché des produits, milite pour cette

5 Sur le marché de la robotique trône en position le Japon (avec 16% des parts), suivi de la Corée du Sud (avec 15,3%), de la Chine (avec 13,2%), des États-Unis (avec 12,3%) et de l'Allemagne (avec 11,7%)

cause. En effet, dans l'état actuel des choses, l'arrivée des RIA, en exerçant des incidences significatives sur la demande de main-d'œuvre qualifiée, provoquerait un excédent d'offre sur ce marché. S'il est vrai qu'un tel impact agirait certainement au détriment des agents-offreurs de travail et, par extension, sur le niveau de chômage naturel, il s'accompagnerait de façon sous-jacente d'effets négatifs sur l'offre de biens et services en raison d'une insuffisance chronique de la demande, conséquence d'un faible rythme de croissance du revenu intérieur. Par conséquent, la recherche d'un paradigme socio-économique préconisant l'équilibre macroéconomique entre l'offre et

la demande agrégées avec pour toile de fond le plein-emploi des facteurs passe par des arrimages hebdomadaires et journaliers ; la finalité en serait une redistribution interclasses des gains de productivité supposés générés par l'usage intensif des RIA lors de « la révolution digitale ». Une piste testée dans l'histoire de la pensée économique est celle associée à l'approche fordiste du capitalisme, matérialisée par une réduction du temps de travail sans baisse concomitante de sa rétribution réelle laquelle augmentant au gré de la hausse de la productivité totale des facteurs (et du travail employé, et du capital investi).



Paradis pour tous

Richard Turmel, cinéma

Ce dernier film de Robert Morin portant sur l'évitement fiscal dans lequel Stéphane Crête assume une trentaine de rôles différents arrive à point nommé, coïncidant avec l'éclatement du scandale des *Panama papers*... en plein temps des impôts.

Mentionnons d'emblée que *Paradis pour tous* est un film à micro budget, soit 120 000 \$ au total alors qu'un film québécois coûte normalement autour de 4 M\$ à produire. Mais disons-le aussi, la petitesse du budget est un inconvénient dont on a choisi de tirer profit. Ainsi, les costumes sont caricaturaux, les surimpressions apparaissent comme telles et les automobiles, supposément en mouvement, demeurent immobiles. C'est franchement très drôle, quoiqu'un peu *trash*, voire carrément scabreux. Mais, on ne peut qu'avoir envie de se joindre au réalisateur et au comédien pour rire avec eux de cette farce grossière qui défoule, à défaut d'attirer les foules. Cette dernière constatation tient évidemment plus à la quasi-inexistence du budget de mise en marché qu'à la pertinence du film. C'est pourquoi Internet et les réseaux sociaux sont mis à contribution pour joindre le public de ce futur film culte. On peut d'ailleurs visiter le site web, les pages FB et même téléphoner au numéro sur l'affiche pour obtenir des conseils fiscaux légaux de la part du protagoniste. Essayez-le, c'est gratuit!

Le film nous propose donc l'histoire de Buster, un agent de Revenu Québec à qui on demande de fermer les yeux sur une importante fraude fiscale. Tournant le dos à son employeur et à ses propres principes, Buster décide de tirer profit de son argent en évitant légalement de payer ses impôts. L'Alberta, la Suisse et les Caraïbes servent alors de toile de fond à cet exposé sur l'immoralité, puisque c'est bien de cela dont il s'agit : d'immoralité légalisée. S'en suit un brillant cours d'évitement fiscal, mis en parallèle avec une série de révélations scabreuses sur le passé familial du protagoniste qui, à l'âge adulte, aurait eu une relation sexuelle avec sa mère sur son lit de mort, mais à la demande de celle-ci. C'est



immoral... mais légal. Comme l'évitement fiscal. C'est donc à une réflexion sur la légalité versus la moralité que nous convie cette fable philosophique, économique et politique tout en humour.

C'est grâce à une microbourse du Conseil des arts, octroyée sur la base de l'œuvre passée du cinéaste plutôt que sur le potentiel commercial du scénario, que Robert Morin a pu tourner en toute liberté... Si la contrainte économique impose ses limites quant à la forme, l'absence des organismes subventionnaires libère par ailleurs les créateurs de toutes formes de limites quant au propos et à la façon de l'aborder.

On peut en conclure que la pleine liberté artistique, comme l'évitement fiscal d'ailleurs, consiste à s'affranchir de toutes formes de contraintes économiques. Mais la première nous enrichit culturellement alors que l'évitement fiscal nous appauvrit collectivement.

N.B. Au moment où vous lisez ces lignes, le film n'est plus à l'affiche, mais le site panachecinema.ca se propose de vous aider à organiser une projection près de chez vous.

Occupation de la RBC



Manifestation contre l'évasion fiscale



Permanence au local syndical (B-1389) à l'hiver 2016

	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENREDI
MATIN	Sébastien Manka	Emilie Sarah Caravecchia	Josiane Nadeau	Emilie Sarah Caravecchia	Yves Bégin Josiane Nadeau
APRÈS-MIDI	Réunion de l'exécutif	Josée Chevalier	Josée Chevalier	Sébastien Manka	Yves Bégin

À l'agenda : dates à retenir

17 mai : Journée contre l'homophobie

20 mai : Assemblée générale d'élections

20 mai : Party syndical

25-27 mai : Conseil fédéral

6 au 10 juin : Congrès du conseil central
du Montréal métropolitain

9 au 14 août : Forum social mondial à
Montréal



L'INFORMO c'est vous!

Le comité d'information attend vos articles en tout genre. Vous pouvez soumettre des textes d'opinion, des anecdotes et tranches de vie collégiale, des critiques de films ou de livres, des couvertures d'événements, des informations, des questions, des caricatures, etc.

Il suffit de déposer le tout au local syndical (B-1389) ou par courrier électronique à syndens@cmontmorency.qc.ca.

Les opinions exprimées n'engagent que leur auteur-e. Les images où aucun crédit n'est mentionné sont libres de droits.

Syndicat des enseignantes et enseignants du cégep Montmorency, 475, boulevard de l'Avenir, Laval, Québec, H7N 5H9, Tél : 450-668-1344 ou 975-6268, syndens@cmontmorency.qc.ca. Local syndical : B-1389.

COMITÉ D'INFORMATION, Julie Demanche, David Faust, François Rioux, Richard Turmel. **RESPONSABLE** Emilie Sarah Caravecchia.

RÉVISION Les membres du comité d'information, Lise LeRoux.

INFOGRAPHIE Lise LeRoux.

